

# La promenade d'automne

*Te souvient-il, ô mon âme, ô ma vie,*

*D'un jour d'automne et pâle et languissant ?*

*Il semblait dire un adieu gémissant*

*Aux bois qu'il attristait de sa mélancolie.*

*Les oiseaux dans les airs ne chantaient plus l'espoir ;*

*Une froide rosée enveloppait leurs ailes,*

*Et, rappelant au nid leurs compagnes fidèles,*

*Sur des rameaux sans fleurs ils attendaient le soir.*

*Les troupeaux, à regret menés aux pâturages,*

*N'y trouvaient plus que des herbes sauvages ;*

*Et le pâtre, oubliant sa rustique chanson,*

*Partageait le silence et le deuil du vallon.*

*Rien ne charmait l'ennui de la nature.*

*La feuille qui perdait sa riante couleur,*

*Les coteaux dépouillés de leur verte parure,*

*Tout demandait au ciel un rayon de chaleur.*

*Seule, je m'éloignais d'une fête bruyante ;*

*Je fuyais tes regards, je cherchais ma raison :*

*Mais la langueur des champs, leur tristesse attrayante,*

*À ma langueur secrète ajoutaient leur poison.*

*Sans but et sans espoir suivant ma rêverie,*

*Je portais au hasard un pas timide et lent ;*

*L'Amour m'enveloppa de ton ombre chérie,*

*Et, malgré la saison, l'air me parut brûlant.*

*Je voulais, mais en vain, par un effort suprême,*

*En me sauvant de toi, me sauver de moi-même ;*

*Mon œil, voilé de pleurs, à la terre attaché,*

*Par un charme invincible en fut comme arraché.*

*À travers les brouillards, une image légère*

*Fit palpiter mon sein de tendresse et d'effroi ;*

*Le soleil reparaît, l'environne, l'éclaire,*

*Il entr'ouvre les cieux.... Tu parus devant moi.*

*Je n'osai te parler ; interdite, rêveuse,*

*Enchaînée et soumise à ce trouble enchanteur,*

*Je n'osai te parler : pourtant j'étais heureuse ;*

*Je devinai ton âme, et j'entendis mon cœur.*

*Mais quand ta main pressa ma main tremblante,*

*Quand un frisson léger fit tressaillir mon corps,*

*Quand mon front se couvrit d'une rougeur brûlante,*

*Dieu ! qu'est-ce donc que je sentis alors ?*

*J'oubliai de te fuir, j'oubliai de te craindre ;*

*Pour la première fois ta bouche osa se plaindre,*

*Ma douleur à la tienne osa se révéler,*

*Et mon âme vers toi fut près de s'exhaler.*

*Il m'en souvient ! T'en souvient-il, ma vie,*

*De ce tourment délicieux,*

*De ces mots arrachés à ta mélancolie :*

*« Ah ! si je souffre, on souffre aux cieux ! »*

*Des bois nul autre aveu ne troubla le silence.*

*Ce jour fut de nos jours le plus beau, le plus doux ;*

*Prêt à s'éteindre, enfin il s'arrêta sur nous,*

*Et sa fuite à mon cœur présagea ton absence :*

*L'âme du monde éclaira notre amour ;*

*Je vis ses derniers feux mourir sous un nuage ;*

*Et dans nos cœurs brisés, désunis sans retour,*

*Il n'en reste plus que l'image !*

*Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859)*